

Charles Juliet

Lambeaux

Récit



P.O.L

Lambeaux

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

- L'Année de l'éveil, *récit* (Grand Prix des Lectrices de *Elle*, 1989)
L'Inattendu, *récit*
Ce pays du silence, *poèmes*
Dans la lumière des saisons, *lettres*
Carnets de Saorge
Affûts, *poèmes*
Giacometti
À voix basse, *poèmes*
Rencontres avec Bram Van Velde
Rencontres avec Samuel Beckett
Fouilles, *poèmes*
Écarte la nuit, *théâtre*
Attente en automne, *nouvelles*
Un lourd destin, *théâtre*
L'Incessant, *théâtre*
Ténèbres en terre froide – Journal I
Traversée de nuit – Journal II
Lueur après labour – Journal III
Accueils – Journal IV
L'Autre Faim – Journal V
Au pays du long nuage blanc – Journal Wellington août 2003 – janvier 2004
Cézanne un grand vivant
L'Opulence de la nuit

Les autres livres de Charles Juliet sont répertoriés en fin de volume.

Charles Juliet

Lambeaux

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

*Ce livre a été écrit avec l'aide du Conseil général
de Seine-Saint-Denis. Qu'il en soit ici remercié.*

© P.O.L éditeur, 1995
ISBN : 978-2-86744-478-4
www.pol-editeur.fr

Tes yeux. Immenses. Ton regard doux et patient où brûle ce feu qui te consume. Où sans relâche la nuit meurtrit ta lumière. Dans l'âtre, le feu qui ronfle, et toi, appuyée de l'épaule contre le manteau de la cheminée. À tes pieds, ce chien au regard vif et si souvent levé vers toi. Dehors, la neige et la brume. Le cauchemar des hivers. De leur nuit interminable. La route impraticable, et fréquemment, tu songes à un départ, une vie autre, à l'infini des chemins. Ta morne existence dans ce village. Ta solitude. Ces secondes indéfiniment distendues quand tu vacilles à la limite du supportable. Tes mots noués dans ta gorge. À chaque printemps, cet appel, cet élan, ta force enfin revenue. La route neuve et qui brille. Ce point si souvent scruté où elle coupe l'horizon. Mais à quoi bon partir. Toute fuite est vaine et tu le sais. Les longues heures spacieuses, toujours trop courtes, où tu vas et viens en toi, attentive, anxieuse, fouaillée par les questions qui alimentent ton

incessant soliloque. Nul pour t'écouter, te comprendre, t'accompagner. Partir, partir, laisser tomber les chaînes, mais ce qui ronge, comment s'en défaire? Au fond de toi, cette plainte, ce cri rauque qui est allé s'amplifiant, mais que tu réprimais, refusais, niais, et qui au fil des jours, au fil des ans, a fini par t'étouffer. La nuit interminable des hivers. Tu sombrais. Te laissais vaincre. Admettais que la vie ne pourrait renaître. À jamais les routes interdites, enfouies, perdues. Mais ces instants que je voudrais revivre avec toi, ces instants où tu lâchais les amarres, te livrais éperdument à la flamme, où tu laissais s'épanouir ce qui te poussait à t'aventurer toujours plus loin, te maintenaient les yeux ouverts face à l'inconnu. Tu n'aurais osé le reconnaître, mais à maintes reprises, il est certain que l'immense et l'amour ont déferlé sur tes terres. Puis comme un coup qui t'aurait brisé la nuque, ce brutal retour au quotidien, à la solitude, à la nuit qui n'en finissait pas. Effondrée, hagarde. Incapable de reprendre pied.

Te ressusciter. Te recréer. Te dire au fil des ans et des hivers avec cette lumière qui te portait, mais qui un jour, pour ton malheur et le mien, s'est déchirée.

Tu es l'aînée et c'est toi qui t'occupes d'elles. Le plus souvent, la mère est dehors, dans les champs, à travailler avec le père. Toi, rivée à la maison, très tôt astreinte aux soins du ménage, aux multiples tâches liées à la vie de la ferme.

L'hiver venu, dans la petite usine d'un village proche, la mère est employée à monter des horloges. Quatre kilomètres le matin, et le soir, autant pour le retour. À pied. Presque toujours le froid, le brouillard et la neige.

Le bruit de la lourde porte en bois massif, volontairement claquée, a charge de te tirer du sommeil. Encore une demi-heure à paresser et combien tu la savoures. La chambre glaciale où règne encore la nuit. Tes yeux grands ouverts, et ta joie secrète à être seule, à écouter le silence, à jouir de ce repos avant que ne commence la rude journée qui t'attend. En haut de la

fenêtre, sur la pellicule de glace qui couvre les vitres, tu te plais à voir briller ces fines paillettes or qu'avi-vent les dernières étoiles. Tu rêves, songes à ce que sera ta vie, cherches à imaginer ce monde dont tu souffres de ne rien savoir. La chaise vide près du lit. Les murs nus que tu commences à distinguer. Les chiffons tassés contre le bas de la porte et des fenêtres. Parfois, le vent qui siffle, mugit, heurte les murs, fait claquer le volet d'une grange. À l'idée d'avoir à affronter le froid, tout ton être se rétracte. Ces secondes où tu luttas avec toi-même, t'exhortes, renonces, te houspilles. Puis les escaliers descendus en frissonnant, tes mains pétrissant tes épaules. La porte à peine poussée, le chien bondit, te fait fête, et tu ne parviens pas à le calmer. Il est lourd, puissant, et quand tes bras ou ta poitrine ont à souffrir de ses griffes, tu le repousses en silence, d'un geste vite réprimé, soucieuse de ne pas mettre fin à sa joie. Tu t'habilles en hâte, allumes la cuisinière, prépares les déjeuners. Tu es l'aînée, et c'est toi qui leur sers de mère. Rolande, Régine, Andrée. Plus jeunes que toi de deux, trois et cinq ans. À l'heure fixée, tu les appelles, elles descendent, et rien ne t'émeut plus que de les voir apparaître l'une après l'autre, à moitié endormies, les cheveux emmêlés, se frottant les yeux du revers de la main.

La journée commence, et jusqu'à l'instant de gagner ta chambre, tu n'auras aucun répit. Le ménage, les repas, les vaisselles, le linge à laver et

repasser, l'eau à aller chercher pour vous et parfois les bêtes, les lourds bidons de lait à porter à la « fruitière », les lapins, la volaille, les cochons... De surcroît, au printemps et en été, tu entretiens le jardin, ramasses les légumes. En hiver, tu fends du bois, dois balayer et pelleter la neige. Le soir, après un rapide repas le plus souvent pris debout, tu te penches sur leurs devoirs, leur fais réciter leurs leçons. Puis elles montent se coucher. Mais pour toi, la journée n'est pas encore finie. Une règle jamais énoncée, mais à laquelle aucune de vous dans le village n'oserait se soustraire, veut que les femmes ne restent jamais inoccupées. Le travail, le travail. L'ancestrale, la millénaire obsession de la survie, le besoin farouche de faire reculer la misère, d'enrichir si peu que ce soit le maigre avoir qu'on possède. Tandis que le père tassé sur sa chaise face à la cheminée laisse couler les heures en tirant sur sa pipe, tu aides la mère à couper des betteraves, préparer du petit bois, écosser des fèves ou trier des lentilles. Après quoi, il faut encore tricoter ou repriser. Tu es l'aînée, tu leur as servi de mère, et très tôt dans ton âge, alors que tu n'as pas encore quitté l'école, cette lourdeur par tout le corps au long des journées, la nécessité où tu es de te harceler pour venir à bout de ce que tu entreprends, cette sorte de vague malaise qui te rend plus lente, moins efficace, t'empêche de prendre plaisir à ce que tu fais.

Quand vient le moment d'aller dormir, tu peines à gravir les marches. Parfois, tu n'as pas la force de te

glisser dans ton lit, et tu restes là, les yeux dans le vide, affalée sur ta chaise. Tu leur as servi de mère, tu t'es employée à leur donner ce que tu ne recevais pas, et au fil des jours, des saisons, des années, pour seule fidèle compagne, la fatigue, la fatigue, la fatigue.

Un homme doux, bourru, méditatif, aux yeux bleu pâle, bons et malicieux, cerclés de petites lunettes rondes. Avec une ample barbe grise, une épaisse tignasse blanche, aux longues mèches rebelles qui lui tombent sur le front, et qu'à tout moment, d'un geste machinal, il repousse en arrière. Il te paraît ineffablement vieux. Les matins d'hiver, il prend sa chaise et vient s'installer près du poêle. Aussitôt vous l'imitiez, vous disposant en cercle, genoux contre genoux. Le poêle ronfle, le bois qui brûle sent bon, tu peux voir par la fenêtre les fines branches nues des bouleaux osciller dans le vent, et tu t'abandonnes à cette quiétude, t'enivres du bien-être qui naît de cette chaleur et cette intimité. Il s'exprime avec lenteur, d'une voix grave et basse, attentif à ce qu'il lit sur vos visages. Tu l'écoutes avec une concentration si totale que ses paroles se gravent dans ta mémoire, et que la leçon qu'il fait, tu n'auras pas à l'apprendre. Combien tu aimes l'école ! Chaque fois que tu pousses la petite porte de fer et t'avances dans la cour, tu pénètres dans un monde autre, deviens une autre petite fille, et ins-

tantanément, tu oublies tout du village et de la ferme. Ce qui constitue ton univers – le maître, les cahiers et les livres, le tableau noir, l'odeur de la craie, les cartes de géographie, ton plumier et ton cartable, cette blouse noire trop longue que tu ne portes que les jours de classe – tu le vénères. Et la veille des grandes vacances, alors que les autres, au comble de l'excitation, crient, chantent et chahutent, tu quittes l'école en pleurant. Les deux dernières années, quand venait ton tour d'être interrogée, il renonçait à vérifier si tu savais ta leçon, t'attribuait d'office la meilleure note. Ton sérieux, ta maturité et ta soif d'apprendre l'avaient impressionné, et bien qu'il ne t'eût jamais rien dit de ce qu'il pensait de toi, tu sentais qu'il te voyait comme un petit phénomène et te tenait en particulière estime. Un jour, bien plus tard, alors que prise de nostalgie, tu revivais les heures avides et enchantées que tu avais connues là, dans cette petite salle de classe, à littéralement boire ses paroles, tu oses t'avouer que tu avais fini par le considérer comme un père. Un père que tu as aimé ainsi qu'on aime à cet âge, d'un amour entier, violent, absolu. La veille des vacances, tu quittais l'école en pleurant, moquée par tes camarades. Mais prisonnière de ton chagrin, tu avançais parmi eux en aveugle, hébétée, ne percevant rien de ce qui t'entourait. Puis il y eut ce matin inoubliable.

Aux côtés de Geneviève, ta meilleure amie, et de Paul, le second fils du charpentier, tu prends place à

l'arrière d'une carriole. Tous trois assis sur une couverture pliée en huit, le dos appuyé à un ballot de foin, les pieds calés contre un petit sac d'avoine. Sur la banquette se tiennent l'instituteur et un paysan du village. Quand le lourd percheron se met en branle, le soleil n'a pas encore paru, il fait froid et tu grelottes. Mais tu n'en as cure. Tu es si prodigieusement excitée. Trente kilomètres. Tout un voyage, toute une expédition. Et tu vas découvrir la ville. Durant le trajet, dans la crainte de ne plus rien savoir et de piteusement échouer, tu t'efforces de faire taire cette excitation, rassembler tes esprits, ressusciter dans ta mémoire quelques bribes de connaissances. Tout est si beau, si étonnamment intéressant. Mais le voyage prend fin trop vite. Tu te retrouves à une petite table, la tête vide, le cœur battant. Puis le temps court, les heures s'enchaînent et déjà l'après-midi s'achève. Maîtres et élèves, vous vous réunissez dans une salle de vastes dimensions où règnent un intense brouhaha et une chaleur étouffante. Des parents vous rejoignent. On exige le silence et les résultats sont proclamés. Après quoi ton maître te demande de grimper sur l'estrade et de te tenir bien droite face à l'assistance. Un homme à barbiche et à lunettes, fort imposant, commence une courte allocution. Quand tous les regards convergent sur toi, que tu entends que tu es la première du canton avec une moyenne encore jamais enregistrée, qu'il te félicite, tu te mets à trembler et dois prendre violemment sur toi-même pour

contenir ton émotion. Il explique encore que tu es remarquablement douée, et qu'il faut regretter que le lycée de cette ville ne puisse à la rentrée prochaine te compter parmi ses élèves. C'est alors que tu ne peux plus te cacher ce que jusque-là tu as obstinément refusé de voir : tu vas quitter l'école pour n'y jamais revenir. Pour ne plus jamais rencontrer celui dont tu as tant reçu. Ne plus jamais passionnément t'adonner à l'étude. Et ce monde que tu vénères, ce monde des cahiers et des livres, ce monde auquel tu donnes le plus ardent de toi-même, ce monde va soudain ne plus exister. Tes muscles se raidissent, tes mains se nouent âprement dans ton dos, mais tu ne peux rien contre ce sentiment d'effondrement qui te submerge, et à ta grande honte, deux lentes traînées brillantes apparaissent sur tes joues.

À ton retour de la ville, au terme de cette journée que tu n'oublieras plus, le père et la mère ne t'ont pas félicitée. S'ils ont été heureux de ta réussite, ils ne t'en ont rien dit. Tu as toujours perçu qu'ils étaient secrètement hostiles au maître et considéraient l'école d'un mauvais œil. Sans doute estimaient-ils que là-bas tu leur échappais, que le temps que tu y passais aurait pu être mieux employé. La nuit était venue et ton couvert t'attendait. Mais tu n'as rien pu absorber.

Sans leur dire bonsoir, tu te réfugies dans ta chambre. T'assois de biais sur le rebord de la fenêtre. L'odeur du foin mêlée à la touffeur de la nuit. Elles jouent dans la cour, de l'autre côté de la maison, et leurs cris et leurs rires ajoutent à ta détresse. Un troupeau est au loin, peut-être près du bois de Malgovert, et de temps à autre te parvient le tintement assourdi d'une cloche. La tension tombe qui t'a possédée tout le jour, et bizarrement, il s'installe en toi un grand calme. Ne plus retourner à l'école. Ne plus revoir ton maître. Devoir renoncer aux cahiers et aux livres. Quand l'inspecteur a déploré que tu ne puisses entreprendre des études. L'entêtante odeur du foin dans la chaude et paisible nuit d'été. Pour la première fois, il te vient le désir de mourir.

Combien étranges les semaines qui ont suivi. D'abord ces lourdes journées d'été. Torpides, interminables. Au lieu de livrer sa lumière et d'entretenir la vie, le soleil assomme, ne répand que mort et ténèbres. Chaque matin, quand tu t'éveilles, son visage est là. Avec sa barbe, ses cheveux blancs en bataille, son regard doux et malicieux. Tu lui parles, lui demandes de continuer à te donner des leçons, le supplies de te laisser revenir à la rentrée prochaine. Tu as le désir d'apprendre, de garder contact avec ce monde des livres dont tu te sens exclue. Comment

Lambeaux est un récit autobiographique.

Dans la première partie, l'auteur évoque sa mère qu'il n'a pas connue et qui a eu un destin tragique. Après avoir vécu un amour malheureux, s'être mariée, avoir sombré dans une dépression consécutive à quatre maternités rapprochées, elle fut admise dans un hôpital qu'elle n'a plus quitté et où elle est morte huit ans plus tard.

Dans la seconde partie, l'auteur nous relate son parcours : la famille adoptive, l'enfance paysanne, l'école d'enfants de troupe, puis les premières tentatives d'écriture, lesquelles vont progressivement déboucher sur une tout autre aventure : celle de la quête de soi. Une descente aux enfers sera le prix à payer pour qu'un jour puisse éclore la joie grave et libératrice de la seconde naissance.



16 €
936223-7
ISBN : 978-2-86744-478-4
09-1995



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS